

# HISTOIRE D'UN MARIAGE



GEIR GULLIKSEN

---

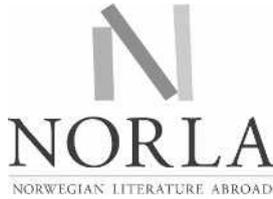
# HISTOIRE D'UN MARIAGE

Traduit du norvégien  
par Jean-Baptiste Coursaud

BUCHET • CHASTEL

Ce livre est un récit de fiction. Toutes les références à des événements historiques, à des institutions, lieux et personnes réels sont utilisées afin de créer un univers fictif.

Cet ouvrage a bénéficié du soutien financier de NORLA



Titre original : *Historie om et ekteskap*  
© H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard), Oslo, 2015.  
Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2018.  
ISBN : 978-2-283-03078-3

*sometimes I think this whole world  
is one big prison yard  
some of us are prisoners  
the rest of us are guards*



- Tu pourrais parler de nous ?
- De nous ?
- Raconte-moi comme si je ne savais rien.
- On était amoureux.
- Oui. Et sinon ?
- On était mari et femme. On était mariés.
- Et ?
- On était père et mère. On avait des enfants ensemble.
- Pas ça. Parle plutôt de nous deux. Qu'est-ce qui nous est arrivé ?
- On vivait ensemble.
- Est-ce qu'on prenait soin l'un de l'autre ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Oui, on prenait soin l'un de l'autre.
- Mais un jour...
- Mais un jour ? Tu veux que je parle de ça ?
- J'ai besoin d'entendre ce qui nous est arrivé. Je ne le comprends pas.
- Pour moi non plus ce n'est pas très clair.
- Tu ne pourrais pas me le raconter, malgré tout ?

## HISTOIRE D'UN MARIAGE

- Je ne crois pas que j'en sois capable. Non, je ne veux pas, je ne peux pas.
- Tu veux que je le fasse, alors ? D'accord, dans ce cas c'est moi qui raconte.

Je suis obligé d'utiliser mon imagination si je souhaite savoir à quoi ressemblait sa vie ce printemps-là, dans les jours précédant celui où tout s'est déclenché. Elle avait les deux pieds dans la vie, elle entrait dans les situations de la même manière qu'elle entrait dans les pièces, en fonçant. Les corps autour d'elle formaient une forêt bienveillante, elle se faufilait entre eux avec facilité. Elle pouvait discuter avec n'importe qui. Elle avait les cheveux longs et les avait toujours eus longs. Quand tout a été fini entre nous, elle les a coupés court et elle les a teints d'une nuance plus sombre. Elle dormait sur le côté, la joue sur une paume. J'étais couché derrière elle, les bras autour de son corps, nous dormions nus, elle sentait mon torse chaud contre son dos. La nuit il n'y avait que nous, le matin nous nous réveillions chacun de notre côté. C'est moi qui la réveillais, ou les enfants. Les pièces étaient lumineuses, les voix douces. Longtemps, il n'y aurait d'autre façon de se souvenir de notre vie tous les deux, sinon celle-ci : un bonheur inattendu, immérité. Nous prenions souvent place autour d'une table ovale en acier et en Formica blanc, du design danois. Elle était trois fois trop chère pour nous le samedi où nous l'avons achetée, mais nous nous y sommes

habitués, nos crédits explosaient, mais nous n'y pensions pas un instant. Nous étions assis à cette table matin et soir, les enfants y faisaient leurs devoirs. Par la suite elle s'est révélée beaucoup trop grande pour la cuisine dans laquelle elle l'a placée, puisque c'est elle qui l'a prise. Elle a fini par la vendre et aujourd'hui la table se trouve chez d'autres gens : elle a eu une nouvelle vie, comme tout ce que nous partagions.

Elle faisait du vélo sous le feuillage clair des arbres. Elle respirait bouche ouverte. Elle grimait les volées de marches pour accéder aux étages, ce qui lui arrivait souvent, elle qui ne prenait jamais l'ascenseur, qui n'aimait pas l'inertie. Ce matin-là, elle faisait une présentation pour les employés d'un ministère. Ça s'est bien passé, elle a senti qu'elle les avait captivés (leurs visages : tournés vers elle comme les pousses vertes se dirigent vers la lumière). Après, le directeur de la communication lui a fixé un autre rendez-vous, ils ont promis de s'envoyer un mail. Plusieurs personnes sont venues la féliciter. Puis, alors qu'elle s'en allait, la présence d'un homme l'a incitée à s'arrêter, sans qu'elle comprenne comment. Elle a patienté, pendant qu'il se frayait un chemin dans l'assemblée. Pendant tout ce temps il ne cessait de la regarder, de la figer par la seule force de son regard. Ses yeux. Il y avait quelque chose dans ses yeux. Une douceur et une insistance, une convoitise et une confiance en soi, elle n'aurait su le dire précisément. Même après, quand tout a été fini entre nous, elle n'a jamais compris ce que c'était, elle n'a jamais été en mesure de l'expliquer, ni à elle-même ni à moi.

Il était grand et facile à repérer, mais pas seulement à cause de sa taille. Il avait un visage allongé, des yeux vaguement bridés, de petites cicatrices dues à une acné sévère pendant

l'adolescence, peut-être. Il n'était pas si beau que ça, on doit avoir le droit de le dire, à commencer par moi qui n'étais franchement pas un observateur objectif. Il y avait en tout cas quelque chose d'attirant et de trouble dans ses yeux, ou dans son sourire, à moins que ce soit dans sa façon de dodeliner de la tête. Elle a attendu qu'il arrive à sa hauteur. Il souriait en se rapprochant d'elle, il se glissait avec détermination entre les gens qui sortaient. Elle a senti une chaleur lui monter aux joues, là encore sans qu'elle comprenne pourquoi. L'instant d'après, face à face, ils se sont regardés. Elle espérait que son visage exprime une curiosité amusée : qu'est-ce qu'il tenait tant à lui dire ? Elle avait une expression censée lui montrer qu'il la retardait, qu'elle n'était pas sûre de ce qu'il lui voulait, mais qu'elle était disposée à l'écouter. Il s'est mis à parler. Un petit laïus sur les perspectives en matière de santé publique, pile ce qui la passionnait. Des phrases qu'elle aurait pu elle-même prononcer, mais qu'il formulait un peu mieux, trouvait-elle. Ou pas ? C'était quand même un peu confus, ce qu'il disait, comme s'il s'efforçait de suivre son point de vue à elle, mais sans y arriver vraiment parce qu'il n'était pas en état de lâcher le sien. Quoique, c'est une surinterprétation, nul n'a besoin de me le rappeler, je le comprends tout seul. Car en fait c'était le contraire : elle trouvait son opinion enrichissante, libératrice. Il l'a accompagnée dehors, il l'a suivie au bas de l'escalier. Ils ont marché jusqu'à l'endroit où elle avait garé son vélo, ils ont continué de parler pendant qu'elle détachait le cadenas et se préparait à partir.

Après, elle a pédalé lentement dans les rues. Elle devait rentrer au bureau mais elle a pris son temps. Tout serait pour elle plus prégnant cette matinée-là : les tilleuls ou les érables, elle se fichait de savoir de quels arbres il s'agissait exactement,

une pie aux plumes lisses remuant la queue avec grâce, les feuilles tendres agitées par un souffle de vent imperceptible. Elle aimait celle qu'elle était. Elle aimait la femme qu'elle était, elle aimait la vie telle qu'elle était. Quel que soit l'endroit où elle aille, tout ce qui contenait de la vie s'ouvrait à elle.

Elle n'avait peur de rien.

Elle avait été une petite fille, elle était devenue une femme adulte. Elle avait vingt ans quand elle a fait ma connaissance. C'était il y a longtemps, j'avais quelques années de plus qu'elle.

Je la surnommait Jiminy. Elle s'appelait autrement, elle portait un prénom ordinaire qu'elle n'aimait pas particulièrement. Un soir, dans les premiers mois depuis que nous étions ensemble, nous regardions la télé dans le lit de son ancien appartement, un film avec le personnage de Jiminy Cricket. En fait nous ne regardions rien de précis : après avoir passé plusieurs heures au lit, nous nous étions levés pour manger un morceau avant d'aller nous recoucher, trop occupés par nous-mêmes, par ce que nos corps pouvaient atteindre ensemble. Or là nous avons besoin d'une pause. Nous buvions de l'eau, je zappais, elle m'a demandé de revenir à ce vieux film de Walt Disney sur la chaîne que je venais de quitter. Nous avons donc fini par le voir en entier, et s'il nous a beaucoup émus, il n'y avait que moi qui pleurais. J'étais déjà père à cette époque, le papa d'une petite fille avec qui j'aurais dû être en ce moment même, et depuis le début de la semaine, mais j'avais préféré rester avec elle, dans le lit avec elle. C'était la raison pour laquelle je pleurais, ce qu'elle comprenait. Elle a tout de même fait semblant de croire que j'étais bouleversé par le film, puis elle m'a raconté qu'elle avait toujours adoré Jiminy Cricket, nettement plus que Pinocchio, que Tic et Tac,

et même que Dumbo. Elle s'était identifiée à Jiminy Cricket parce qu'il essayait toujours de tirer le meilleur parti d'une situation : il prenait son parapluie et s'en allait, il chantait plein d'espoir, plein d'entrain, même lorsque le ciel s'assombrissait autour de lui et qu'il ne savait pas où il se trouvait.

– Mais c'est toi, ai-je dit. C'est toi, Jiminy. C'est toi qui veux toujours faire les choses bien, qui ne renonces jamais tant que tu n'es pas arrivée à tes fins.

Déjà je l'admirais, c'était ma manière de l'aimer. Elle ne l'a compris que plus tard, et longtemps ça l'a enchantée de voir combien elle était merveilleuse à mes yeux. Quand elle a répondu qu'elle ne s'était jamais considérée comme un grillon, je me suis fendu d'une boutade flatteuse selon laquelle j'adorais sa façon de frotter ses pattes arrière contre les miennes. Ça ne voulait pas dire grand-chose, ce n'était même pas drôle. Elle a vu que je regrettais mon propos, que j'étais gêné, que je n'avais pas l'habitude de ce genre de sortie. Grâce à elle j'étais plus libre, libre comme jamais auparavant, et elle s'en rendait compte. Ça l'attendrissait, ou ça la rendait plus amoureuse, si tant est qu'il y ait une différence entre les deux. Après cette soirée je me suis mis à l'appeler Jiminy. Et c'est resté. C'était plus qu'un surnom affectueux, c'est devenu son prénom, c'est comme ça qu'elle s'appelait dorénavant, comme ça aussi que nos amis l'appelaient, même ses collègues quand elle a commencé son nouveau travail, tout le monde l'a appelée Jiminy.

Elle était revenue à son bureau, assise devant la lumière de l'écran, elle parcourait un rapport. Elle travaillait dessus depuis longtemps, aujourd'hui ça allait mieux. Elle était concentrée, ne regardait pas autre chose, ne vérifiait ni ses mails ni les informations. Sa fenêtre donnait sur la cour d'un

jardin d'enfants. Tout en pensant au rapport, elle regardait les enfants qui jouaient dans le bac à sable. Les tableaux la laissaient sceptique, les chiffres ne correspondaient pas. Elle a ôté ses chaussures, frotté ses pieds nus l'un contre l'autre. Elle a caressé sa nuque d'une main, le geste ressemblait à une caresse. Elle a glissé l'autre sous sa chemise, s'est touché le ventre, est remontée jusqu'au soutien-gorge, a effleuré la bride du bout des doigts.

Le téléphone a sonné. Elle a dû retirer sa main pour décrocher. C'était un collègue : il était resté chez lui à cause d'un enfant malade, il avait besoin qu'elle lui envoie un document. Elle l'a trouvé dans le serveur commun et le lui a adressé par mail. Elle a repris là où elle s'était arrêtée. Elle pensait au dîner, à moi. Elle pensait aux perspectives de santé publique, au vélo, en se demandant si le sol de la forêt allait être assez sec pour qu'elle puisse en faire ce week-end. Elle irait seule, ou alors avec les enfants. Non, plutôt seule. Elle pédalerait à toute vitesse, elle se donnerait à fond. Elle s'est dit qu'on n'était que mardi. Elle a vérifié l'heure. Elle venait de travailler en restant concentrée pendant soixante minutes. Elle a envisagé un instant d'aller faire pipi mais a préféré continuer sur sa lancée jusqu'au déjeuner. Elle demanderait à Kjersti de jeter un œil à certaines parties du rapport. Elle a changé d'avis la minute d'après : elle préférerait s'en sortir toute seule. Ambitieuse comme elle était, elle avait peur de passer pour une collaboratrice faible et faillible. Une ombre s'est dessinée sur son écran. Dehors, une corneille s'approchait avec un battement d'ailes lourd. Elle prenait la direction de l'arbre planté au milieu de la cour du jardin d'enfants, puis elle s'est posée sur une branche et s'est balancée. Non, elle attendrait un peu avant d'en parler à Kjersti. Elle voulait réessayer par ses

propres moyens. La corneille s'est déplacée sur une branche plus épaisse, a écarté les ailes et, la tête inclinée, a observé les enfants. Encore petits puisqu'ils devaient avoir à peine deux ans, ils étaient assis dans le sable, immobiles, une pelle dans les mains, sans creuser, ils ne l'avaient pas encore appris.

Elle s'est étirée, longuement, les bras en l'air. Sa chemise s'est soulevée, découvrant son ventre nu. Elle a repensé à l'homme avec qui elle avait discuté en début de matinée. Il avait essayé de la draguer, elle en était sûre. Bien qu'elle n'ait pas répondu à sa tentative de séduction, elle était restée agréable, affable. Il s'en était aperçu, forcément. Elle avait aimé lui parler. Elle avait aimé ses mains. Elle imaginait qu'il les posait sur ses hanches, des mains d'homme, puissantes, sur sa peau douce et claire. Elle aimait ses cuisses. Aujourd'hui elle les aimait, ce qui n'avait pas été le cas autrefois, vraiment pas : elle les trouvait trop fines. Mais depuis qu'elle courait, elle les avait plus fermes, musclées. Même en position assise, elle sentait le poids des biceps. Elle s'est dit que ce soir elle me parlerait de l'homme qui était venu lui adresser la parole après la présentation. J'allais sûrement adorer. Tout comme elle adorait cette complicité entre nous dès qu'elle me parlait des hommes qui l'avaient regardée ou qu'elle-même avait regardés. Et j'adorais l'entendre m'en parler, elle le savait. Elle n'en comprenait pas la raison, ce qui n'avait aucune importance selon elle : nul besoin de tout problématiser.

Elle est sortie dans le couloir. Oubliant qu'elle était pieds nus, elle est retournée enfiler ses chaussures. Elle est allée voir Kjersti qui l'avait déjà aidée à plusieurs reprises. La porte de son bureau était ouverte, mais l'espace était vide

et l'écran toujours allumé. Autant aller maintenant aux toilettes, peut-être que Kjersti serait revenue dans l'intervalle. Le silence régnait, de nombreux collègues étaient en réunion à l'extérieur. Devant la réception, elle a salué la remplaçante qui y officiait aujourd'hui. Elle a ravalé son envie de faire un brin de causette avec elle pour ne pas se déconcentrer. Après avoir fermé la porte des toilettes, elle s'est campée devant le miroir. Elle se sentait bien, malgré des cheveux un peu trop longs à son goût. Il faudrait y remédier. Pourquoi ne pas les couper court et les teindre ? Et si à partir de maintenant elle se maquillait ? Un peu d'eye-liner ne ferait pas de mal, je risquais de ne pas trop aimer, mais je finirais bien par m'y habituer. Elle s'est assise sur la cuvette, a écouté le jet de son urine frapper l'eau dans la vasque. La joie ainsi éprouvée. La joie de faire pipi, la joie de s'essuyer avec lenteur et application, la joie de se rhabiller, de s'empaqueter dans ses vêtements comme une enfant le matin, de se laver les mains. Se laver les mains et les sentir, le savon légèrement parfumé et la peau humide.

Elle s'apprêtait à ressortir mais a changé d'avis pour revenir devant le miroir. Elle a observé son visage un petit moment. Elle a enfoncé sa main dans son pantalon. Il la serrait trop. Elle l'a déboutonné et abaissé un peu. Elle s'est touchée, doucement. Elle a conduit deux doigts jusque dans l'échancrure lisse, là où son corps s'ouvrait. L'endroit était difficile à atteindre, même avec le pantalon baissé jusqu'aux genoux. Mais ça lui plaisait, que ce soit étroit et compliqué. Elle bougeait le bout des doigts en se regardant dans la glace. Elle a vu une marbrure rosir le haut de sa joue. Elle a pensé au rapport. Elle s'est demandé si elle allait pouvoir jouir, ici, devant un miroir, au travail. Non, probablement pas. Ou alors il lui fallait un

truc particulier. Des images floues ont étincelé dans sa tête, des corps nus, puis elles se sont estompées.

Est-ce vraiment ce qui s'est passé ? Non, je vais trop loin. Cette description me caractérise, moi et non elle, cette extrapolation a trait à mon répertoire, à mon registre obstiné. Donc ça s'est passé plutôt comme ça : elle a fait un passage rapide aux toilettes en ne pensant qu'à son rapport, elle a jeté un regard furtif sur son visage reflété dans le miroir en se lavant les mains. Elle aurait cru que son visage aurait une apparence différente, sans d'ailleurs qu'elle sache pourquoi. Quelqu'un est passé au même moment dans le couloir, elle a attendu que les pas disparaissent. Le silence s'est réinstallé.

Et tout à coup elle a su comment y arriver. Oui, d'un seul coup ça lui est apparu très clairement. Elle a quitté les toilettes et traversé le couloir à toute vitesse. Le bureau de Kjersti était toujours vide, tant mieux. Elle est retournée à sa place et s'est remise à travailler avant même de s'asseoir. Elle voulait faire une sortie papier du rapport, qu'elle parcourrait une seconde fois de fond en comble : les présupposés de départ n'étaient pas assez clairement formulés, et ce dès le début. Elle alla à l'imprimante en espérant ne croiser personne. Le couloir était vide, l'appareil vrombissait, les feuilles atterrisaient, chaudes et bienveillantes, directement dans sa main. Elle avait envie de chanter. Depuis que les enfants avaient grandi, elle ne chantait pour ainsi dire jamais. Elle avait envie de piquer un sprint, elle se voyait déjà grimper à toute allure un grand escalier abrupt et ne rien trouver au bout. Elle montait en haut des marches et ne voulait pas revenir en arrière. C'était comme l'image d'un film, d'un rêve, un film qui aurait ressemblé à un rêve. Le couloir était long et vide, l'écho de ses pas la suivait,